

La mondialisation, dernier modèle de l'ordre mondial

Deuxième partie

Il n'y a pas très très longtemps, je fis une expérience qui me rendit conscient de la mondialisation. J'avais pris quelques jours de repos, avec ma femme, dans la petite île mexicaine de Cozumel. Je n'avais pas emporté mon ordinateur portable parce que j'entendais bien profiter d'une détente méritée. Par curiosité, j'entrai dans un petit cybercafé que je ne m'attendais pas à trouver dans un endroit aussi à l'écart. Et, bien sûr, je succombai à la tentation de consulter la boîte aux lettres électronique professionnelle que j'avais chez Yahoo.com. J'y trouvai un message de mon fils alors en mission d'audit pour MEDA en Tanzanie, un autre d'un étudiant en cours de doctorat à Oxford – il me réclamait des renseignements bibliographiques –, un troisième d'un psychologue baptiste du Pérou : en conflit intérieur entre sa foi et son métier, il me demandait conseil. Après avoir consulté la bibliothèque de la Faculté sur Internet j'envoyai une réponse à Oxford, j'écrivis quelques lignes à mon ami psychologue du Pérou ainsi que de brèves remarques à mon fils en Tanzanie. Vingt-cinq minutes plus tard, alors que ma femme commençait à s'impatienter, je me déconnectai et louai le Seigneur pour la mondialisation.

1. La mondialisation

Depuis 1955¹ notre façon de considérer le monde le découpait en trois blocs : le monde occidental capitaliste, le monde socialiste et le Tiers monde des nations

¹ La conférence de Bandoeng, en 1955, est la première à réunir les pays du Tiers-monde, selon l'expression créée en 1952 par l'économiste français Alfred Saury (*France Observateur* du 14 août 1952). La conférence de Belgrade, située dans le prolongement de Bandoeng, fondera en 1961 le mouvement des pays non-alignés. (Note de la rédaction).

en développement. La plupart des gens vivant en Europe occidentale et aux États-Unis tendaient à penser que le monde occidental était *le* monde chrétien. Cette façon de voir eut plusieurs conséquences sur la conception et la pratique de la mission. Dans les années 1960, je rencontrai des missionnaires catholiques et protestants qui se rendaient en Amérique latine pour « la préserver du communisme ». Encore à la fin des années 1980, le président américain Reagan évoquait l'Union soviétique en parlant de « l'empire du mal » ; l'expression impliquait que l'Occident capitaliste était l'empire du bien. Le regard bipolaire jeté sur le monde de l'époque de la Guerre froide, qui suivit la Seconde guerre mondiale, a eu son importance. Après l'effondrement de l'empire soviétique en 1989, la conception d'un monde bipolaire devint obsolète, il n'y eut plus qu'une seule puissance mondiale : les États-Unis d'Amérique. Plusieurs alliances régionales, comme l'Union européenne et celle de l'Asie du Sud-Est, constituent de nouveaux pôles, ce que Robert Schreiter commente ainsi : « Politiquement parlant, le monde est devenu multipolaire et personne ne peut en tracer les contours de façon convaincante »².

On constate de plus en plus qu'une nouvelle forme de capitalisme concerne tous les pays de la planète au moyen d'un système de communication très élaboré qui transmet les derniers appareils, les dernières modes et valeurs de la culture occidentale, en tant que marchandises, jusqu'aux endroits les plus éloignés du globe. Ne peuvent échapper à cette tendance nouvelle ni la Chine, géant imposant dont le rôle futur dans le monde est encore imprévisible, ni les pays arabes qui pourraient constituer un bloc puissant agité par la religion musulmane. « Il est chaque jour plus évident – écrivait Jacques Attali en 1991 – que dans l'avenir et quoi qu'il se passe d'autre, le principe autour duquel tout s'organisera sera économique. Ce sera encore plus visible à l'approche de l'an 2000. À l'autorité que donne la puissance militaire et qui avait caractérisé la période de la Guerre froide, est en train de succéder le règne du marché »³. Telle une vague irrésistible, le marché est la force principale du processus de mondialisation. Le marché change même la façon dont certains chrétiens américains parlent de l'Église : « faites la promotion de votre Église ». Howard Snyder a trouvé les mots justes pour résumer cette tendance : « L'intégration au niveau mondial, le travail en réseau sont désormais les moteurs des affaires et de l'économie. Le monde devient un seul grand marché et non plus l'addition de marchés

² Robert J. SCHREITER, *The New Catholicity*, Maryknoll, Orbis Press, 1997, p. 6.

³ Jacques ATTALI, *Millenium*, New-York, Times Books, 1991, p. 8-9.

locaux. L'intégration économique au niveau mondial est en train de refaçonner la société et ce processus se développera durant tout le XXI^e siècle »⁴. La question se pose alors : comment la mission doit-elle s'y prendre dans le cadre de la mondialisation ? La mission chrétienne doit-elle simplement en profiter ?

Les missionnaires accomplissent aujourd'hui leur travail en recourant aux moyens de la mondialisation, de même que les missionnaires des époques antérieures tenaient compte des facteurs culturels et des moyens techniques de leur propre époque. Prenons l'exemple de l'édition chrétienne. Des missionnaires linguistes travaillent à la traduction du Nouveau Testament dans un dialecte indien de l'Équateur. Avec l'aide d'une organisation missionnaire ils ont gagné par avion le lointain village où ils vivent et travaillent ; de là, par courrier électronique, ils enverront leur projet de traduction à leur chef d'équipe au Canada et discuteront avec lui de points techniques. Quand le manuscrit sera prêt, la mise en page définitive du livre sera arrêtée par des spécialistes à Dallas au Texas, puis envoyée par courrier électronique en Corée où les Nouveaux Testaments seront imprimés et ensuite expédiés à Miami d'où ils seront commercialisés en Équateur. Les distances ont été réduites, la communication rendue instantanée ; ainsi des objectifs urgents sont-ils atteints plus rapidement. À chaque étape d'un processus complexe on peut faire appel à des spécialistes n'importe où dans le monde. Et quand des personnes très occupées doivent finalement se rencontrer, des échanges par courrier électronique leur ont permis d'être mieux préparées à la réunion pour y prendre des décisions d'importance.

Les spécialistes de la mission qui ont réfléchi à la mondialisation attirent l'attention sur ses ambiguïtés. Par exemple Schreiter analyse les valeurs modernes « d'innovation, d'efficacité et de rationalité technique » qui sont les moteurs des systèmes mondialisés. Quoique l'innovation suggère un progrès, déclare-t-il, « sans un but précis, elle devient du changement pour le changement ou du changement pour davantage de marchés ou pour susciter de nouveaux désirs »⁵. On le constate par exemple quand les organisations missionnaires, petites et grandes, subissent la pression du marché qui les pousse à constamment mettre à jour les moyens techniques et notamment électroniques de leurs bureaux. Leurs coûts de gestion ne cessent donc d'augmenter aux dépens de la part des ressources affectées à soutenir de nouvelles vocations pour d'autres champs de mission.

⁴ Howard A. SNYDER, *Earthcurrents*, The Struggle for the world's soul, Nashville, Abingdon, 1995, p. 46.

⁵ SCHREITER, *op. cit.*, p. 9.

Schreiter écrit aussi : « L'efficacité peut diminuer le travail pénible ou ingrat, mais l'efficacité pour l'efficacité peut devenir limitée et abstraite, voire dangereuse. La rationalité technique a le mérite de fixer un but précis et d'employer les bonnes procédures, mais elle peut être très déshumanisante »⁶. J'ai pu le constater chez des missionnaires et pasteurs d'Amérique latine, du Moyen-Orient, et d'Europe de l'Est. Leurs responsables, au siège de la mission de leurs pays d'origine, ont adopté des méthodes de gestion modernes qui les mettent sous pression : le nombre de conversions est le critère pour juger s'ils exercent correctement leur métier de missionnaires. Ils disposent d'une période de temps limitée pour fonder tant d'Églises et obtenir tant de conversions ; s'ils n'y parviennent pas, leur échec est tenu pour le signe de leur inefficacité, de leur manque de foi ou d'une spiritualité médiocre. Une telle pression est insupportable ; en outre elle ne favorise pas l'aptitude des Églises à réagir avec sagesse à de considérables transformations culturelles.

Une de mes étudiantes de Philadelphie eut la joie d'obtenir un poste dans une organisation missionnaire. Missionnaire chevronnée, elle s'attendait à servir, dans la communion fraternelle, les projets de la mission à son quartier général. Après quelques mois de travail, elle me fit part de sa déception. Trop de tiraillements et presque pas de communion fraternelle parce que chacun était occupé, devant son ordinateur, à converser avec des gens dans le monde entier. J'ai vu des missionnaires d'Amérique latine qui avaient renoncé à cette tâche ardue : avoir une communion fraternelle suivie avec les personnes de leur entourage ; ils avaient préféré l'échappatoire égoïste du « village mondial » virtuel que permet Internet.

2. Évaluer la mondialisation

Il est difficile d'évaluer de façon sérieuse les rapports passés et présents de la mission avec la mondialisation, en raison de la relation ambiguë qui a existé entre les missions occidentales et le processus de modernisation qui a précédé la mondialisation. Nous avons rappelé qu'à un moment de l'histoire des missions, les missionnaires en étaient venus à se considérer non seulement comme des évangélistes mais aussi comme des civilisateurs. Une nouvelle étape avait été franchie lors de l'expansion de l'Europe outre-mer, après que Christophe Colomb avait atteint le continent américain en 1492. Les missions catholiques

⁶ *Op. cit.*

romaines ibériques accompagnèrent le processus de colonisation ; celui-ci transporta aux Amériques, en certaines parties de l'Afrique et aux Philippines, le système socio-économique féodal du Moyen-Âge qui était en train de disparaître en Europe. Deux siècles plus tard, dans le sillage de l'Empire britannique puis sous l'influence de l'idée d'un « destin particulier » des États-Unis, les missions protestantes eurent un rôle modernisateur dû à leur volonté de traduire la Bible, d'alphabétiser, de former les laïcs à des postes de responsabilité et de répandre la médecine et les technologies de base. Nous avons vu que la mission chrétienne profite maintenant de divers aspects de la mondialisation tels que les moyens de communication planétaire efficaces ou les possibilités d'échange d'un système économique de plus en plus interconnecté. On ne doit toutefois pas faire de la modernisation et de la mondialisation des valeurs à l'abri de toute critique, de même que l'ordre impérial de l'époque constantinienne doit susciter des réserves. Elles seraient alors des idoles, des *pouvoirs* tenus en quelque sorte pour surhumains et incontestables, sans autre choix que de leur obéir et d'en faire les seigneurs de notre existence. Pour éviter de tomber dans pareille idolâtrie, une évaluation s'impose.

J'ai déjà fait remarquer que la culture de la mondialisation entraîne des attitudes et des manières de penser qui sont à l'opposé de l'enseignement de l'Évangile relatif à la façon dont les hommes doivent vivre pour satisfaire aux ordres de Dieu. Si la mission se borne à suivre la mode de la mondialisation et à en profiter, elle finira par changer la nature même de l'Évangile. Une mise en garde à ce sujet fut exprimée avec force par René Padilla dans son exposé lors de la Conférence sur l'évangélisation de Lausanne en 1974. L'expérience acquise dans les mouvements d'évangélisation était sensible dans ses propos ; ces mouvements s'efforçaient de conformer leur activité missionnaire aux critères bibliques. Il contesta l'identification de l'Évangile aux valeurs occidentales (à l'*American way of life*, par exemple) comme le faisaient très sincèrement plusieurs organisations missionnaires. Il s'agissait là, pour lui, d'un « christianisme culturel » dont il disait : « Pour faire le plus grand nombre possible de disciples, le christianisme culturel ne se contente pas de faire de l'Évangile un produit consommable, il vise aussi à le distribuer au plus grand nombre possible de consommateurs de religion. Et le XX^e siècle lui en apporte l'outil parfait : la technologie. L'évangélisation du monde devient alors une stratégie obéissant à des critères mathématiques »⁷.

⁷ René PADILLA, *Mission between the Times*, Grand Rapids, Eerdmans, 1985, p. 16-17.

Cette mise en garde est toujours valable et notamment contre certaines tendances actuelles. Je prends un exemple. Au moment précis où le retour de la religiosité devient un caractère de la culture postmoderne, la prière pour la mission devient une industrie organisée et commercialisée avec ses instructions et ses méthodes. Attention à bien me comprendre ! Je suis profondément convaincu que la prière est fondamentale pour la mission et j'apprécie les initiatives théologiques et les méthodes pratiques de personnes chevronnées et remplies d'une sagesse spirituelle acquise de l'expérience. Je conteste seulement une certaine idée des « esprits territoriaux » et « combat spirituel », dans la mesure où la culture technologique américaine et sa rationalité qui quantifie sont appliquées sans nuances, y compris à la compréhension d'une activité démoniaque et de la prière. Je constate que les nations qui sont en désaccord avec les politiques étrangères des États-Unis ou de l'Europe figurent sur les cartes en tant que « créneaux » ; et j'entends dire qu'au moyen de techniques de « mappes⁸ spirituelle » on arrive à détecter, dans ces nations, une activité démoniaque plus intense qu'ailleurs sur la planète. Une frontière invisible est franchie si le patriotisme et le nationalisme conduisent à diaboliser des nations qui se déclarent ennemies de notre propre nation. Mes doutes se renforcent quand je constate qu'une conception guerrière du monde s'exprime jusque dans le culte et sa musique dans la mesure où ils recourent presque exclusivement au langage guerrier de l'Ancien Testament. Les médias évangéliques ne risquent-ils pas de diffuser une forme bizarre de sionisme⁹, un sionisme chrétien ?

Comme ne manque pas de me le rappeler mon fils, il est cependant exact que nous devons notre façon de vivre quotidienne aux forces du marché qui provoquent la mondialisation. Les paysans boliviens peuvent produire des haricots au lieu de la coca et vendre leur production au Japon ; des ouvriers coréens peuvent avoir un emploi parce que les chaussures de course qu'ils fabriquent chez eux peuvent être exportées à New-York ou à Nairobi. Mon ordinateur est fabriqué pour partie au Japon et pour partie au Mexique ou en Malaisie. Le marché nous relie tous les uns aux autres grâce à un tissu de relations commerciales mondiales. Personne ne peut vivre aujourd'hui, y compris les chrétiens et les missionnaires, sans se livrer à cette activité très humaine, essentielle au marché : acheter et

⁸ « Représentation de la localisation de données dans une mémoire d'ordinateur en vue d'en faciliter l'accès », *Le Petit Robert*. Note du traducteur.

⁹ Cette remarque ne doit pas être interprétée comme une critique du droit d'Israël, qui a tant apporté aux nations, d'être lui-même une nation ayant son État. Note du traducteur.

vendre. Mais il y a un risque : définir l'humain comme consistant précisément à acheter et vendre. Le célèbre « Je pense, donc je suis », pourrait en cette époque de mondialisation être paraphrasé en « Je consomme, donc je suis ». L'esprit du temps – et nous ne devons pas en être prisonniers – consiste à faire entièrement dépendre du marché la nature de l'homme et son bonheur. L'avertissement de Jésus est ici tout à fait pertinent : « Même dans l'abondance, la vie d'un homme ne dépend pas de ce qu'il possède » (Lc 12.15). Un avertissement qui ne s'adresse évidemment pas aux pauvres.

3. Une contextualisation

Le mot contextualisation a un sens spécial dans le domaine de l'étude des missions. Il désigne la façon dont la Bible ou la théologie chrétienne sont comprises dans leur contexte culturel et historique propre, afin d'adapter leur sens à des contextes culturels différents. Mais on peut aussi lui donner un sens plus général : la tendance à soutenir des cultures locales à la recherche de leur identité et de sa pleine expression, par réaction à la mondialisation. Comme nous l'avons vu, la mission chrétienne a accompagné le processus de mondialisation et y a contribué d'une certaine façon ; mais elle a aussi eu un rôle important dans le processus de contextualisation au sens général. En traduisant la Bible, les missions ont contribué à préserver et valoriser les langues et les cultures du pays. L'importance historique de cette influence des missions a fait l'objet d'un ouvrage par le chercheur africain Lamin Sanneh. Sa thèse est la suivante : « Les travaux de traductions chrétiennes ont provoqué une série d'expériences culturelles primordiales par lesquels des systèmes culturels jusque là peu connus ont été plongés dans le cours général de l'histoire universelle »¹⁰. Des missionnaires espagnols du XVI^e siècle, comme le jésuite José de Acosta, ont écrit des comptes rendus géographiques et des descriptions des cultures locales des Amériques parmi les plus précieux ; ils sont encore maintenant des ouvrages de référence pour connaître ces cultures. Les travaux du missionnaire William Carey et de ses collègues à Serampore ont fait découvrir et apprécier en Europe plusieurs aspects des riches cultures de l'Inde comme la langue et la littérature bengalies. En s'efforçant de comprendre la mentalité indienne pour traduire l'Écriture, ils devinrent familiers de la culture indienne.

¹⁰ Lamin SANNEH, *Translating the Message*, Maryknoll, Orbis Press, 1986, p. 2.

D'un autre côté, la traduction de la Bible en langue vernaculaire a grandement contribué à renforcer le sens de l'identité et de la dignité de peuples et de nations, et les a ainsi préparés à s'opposer au colonialisme. Dans son travail de recherche sur l'Afrique Sanneh écrit : « En étudiant la situation nous constatons le paradoxe suivant : d'un côté les organisations missionnaires valorisaient la langue vernaculaire et favorisaient la confiance en soi des autochtones, de l'autre et en même temps le colonialisme impliquait une autorité paternaliste »¹¹. La traduction de la Bible, les efforts pour implanter des Églises d'autochtones et nourrir leurs théologies ont favorisé chez beaucoup de peuples l'affirmation de leur identité propre, ce qui les a protégés du pouvoir envahissant de la mondialisation.

Mais il y a un piège à éviter : l'attachement à sa culture et à sa langue propres au point de les sacraliser et d'en faire des idoles. Lors d'une crise économique ou sociale, la réaction « contextualisante » à la mondialisation peut prendre la forme destructrice du tribalisme. L'historien Justo Gonzalez rappelle les événements qui se sont produits à la suite de l'effondrement de l'empire soviétique ou les diverses guerres ethniques telles celles qui ont eu lieu dans la péninsule des Balkans. En Afrique il y eut en 1991 des affrontements ethniques en Somalie et au Nigeria ; aux États-Unis, dans une ville comme Los Angeles, les Américains d'origine africaine et ceux d'origine coréenne s'affrontèrent violemment. Gonzalez rappelle : « Les cultures et les langues des peuples et des nations sont des phénomènes historiques. Elles appartiennent à une création déchue et portent en elles-mêmes la marque du péché »¹². Si on oublie ce fait, l'attachement à sa langue et à sa culture propres peut devenir diabolique. « Un pareil oubli fait que l'attachement à sa langue et à sa culture entraîne purification ethnique, suprématie théorique des uns sur les autres et exclusivisme racial et culturel »¹³.

Les missionnaires étrangers doivent rester conscients qu'ils peuvent apporter avec eux les outils matériels ou intellectuels du processus de mondialisation. Le respect des particularités locales des autochtones est indispensable ; les missionnaires peuvent être formés à discerner les autres cultures et à suspendre la leur. Plus d'une fois le missionnaire représente la tension existant entre mondial et local ; il a besoin du discernement, à la fois social et spirituel, qu'on acquiert

¹¹. *Op. cit.*, p. 138.

¹². Justo L. GONZALES, *For the Healing of the Nations*, Maryknoll, Orbis Press, 1999, p. 78.

¹³. *Op. cit.*, p. 79.

seulement par l'expérience ; il y faut l'amour d'autrui et une conception de sa fonction calquée sur l'exemple même de Jésus, incarné pour servir. Comme le dit avec force Howard Snyder : « L'Évangile est une bonne nouvelle *mondiale*. Mais Dieu, qui pensait monde entier, a agi localement. L'Évangile est une bonne nouvelle de guérison et de réconciliation pour les personnes, les sociétés, la planète et l'univers. Il est une bonne nouvelle pour la création tout entière – Terre et Univers »¹⁴. Une Église fidèle à son Seigneur et à son Évangile, dans ce qu'elle est et fait, réconcilie le mondial et le local et anticipe la nouvelle création.

Dans les prochaines années, ce sera une gageure pour les missionnaires chrétiens de devenir et de rester avant tout des messagers de Jésus-Christ et non pas d'être quelque présage du processus de mondialisation. Ils auront à se servir des moyens du système, sans servir les fins du système. La gageure ne concerne pas seulement les missionnaires en provenance de sociétés d'abondance, mais aussi ceux qui viennent de sociétés pauvres car ils peuvent être tentés de compter surtout sur les moyens économiques et la technologie disponibles. La conception biblique de la mission est marquée par une vision mondiale fondée sur la foi en Dieu le Créateur, sur son dessein de bénir tous les hommes par les moyens qu'il choisit. À cette fin Dieu forme, dans le monde entier, un peuple nouveau issu de toutes les races, cultures et langues, un peuple qui ne peut se passer d'une vision mondiale mais qui la vit dans les situations locales où Dieu l'a placé. Le processus contemporain de mondialisation doit être apprécié selon cette conception biblique-là.

4. L'augmentation de la pauvreté et des inégalités

J'ai déjà fait remarquer que l'économie de marché est le moteur du processus de mondialisation. Quand la mondialisation opère dans des pays ou des régions dont la structure sociale est caractérisée par une tradition de corruption et d'inégalité, elle a plutôt et de diverses manières contribué à augmenter les inégalités sociales. D'un côté la mondialisation produit de nouvelles richesses et un confort sans précédent ; elle met les technologies les plus élaborées à la portée des classes moyennes des nations riches et des élites des pays pauvres. De l'autre les statistiques montrent que beaucoup sont entraînés dans des formes extrêmes de pauvreté. Selon Schreier « Ceci se produit en partie parce que le capitalisme mondial cherche le profit à court terme, ce qui exclut tout engagement à long

¹⁴ Howard A. SNYDER, *Global Good News*, Nashville, Abingdon, 2001, p. 224.

terme envers un groupe ou un lieu ; en partie parce que le rôle central du marché élimine les sociétés et les économies traditionnelles de petite taille »¹⁵.

Le processus a provoqué précarité, souffrance et diminution de la qualité de vie chez ceux dont le bien-être dépend des pouvoirs publics comme les personnes âgées et retraitées, les enfants, les étudiants sans ressources ou les immigrés. Les missionnaires chrétiens sont bien au courant de ce problème à cause de leur expérience directe auprès des victimes de ce processus. Dans la plupart des pays d'Amérique latine, par exemple, des initiatives chrétiennes à long terme comme la formation théologique et le développement d'institutions – indispensables aux Églises pour accomplir leur mission – ont été affectées par l'effondrement des structures locales de soutien en raison de l'augmentation du chômage provoquée par la privatisation de la santé, de la sécurité sociale et de l'enseignement. Ailleurs une mission telle que la *Société Internationale Missionnaire* (SIM), connue pour son engagement à évangéliser, à implanter des Églises et à en former les responsables, a dû mettre en place un département consacré au sida pour faire face à l'épidémie qui se développait à grande vitesse dans le monde et notamment en Afrique et qui atteint d'abord les pauvres.

Même dans les pays riches, de plus grandes inégalités sociales posent des problèmes difficiles à l'Église à propos de la mission. L'économiste américain Peter Drucker a dressé la carte des transformations sociales qui se produisent en Amérique du Nord et les a mesurées. Il constate le développement d'une société post-capitaliste où les « techniciens experts » sont en train de remplacer les ouvriers de l'industrie. Il souligne que l'évolution vers un travail basé sur la connaissance experte pose de gros problèmes sociaux d'où résultera une modification de la façon de vivre due par exemple à la disparition des anciennes communautés de vie que sont la famille, le village et la paroisse. Pour Drucker ni les pouvoirs publics ni les entreprises, les « deux secteurs » classiques qui détiennent le pouvoir dans des États-Unis post-capitalistes, ne peuvent maîtriser les conséquences de cette profonde mutation sociale, ce qu'il désigne par « les devoirs sociaux d'une société de la connaissance experte ». Au nombre de ces devoirs figurent : « L'enseignement et la santé, le traitement des *dérèglements moraux et des maladies d'une société développée riche* telles que l'alcoolisme et la drogue ; ou les problèmes de *l'incompétence et de l'irresponsabilité tels qu'on les observe dans le quart-monde* des grandes villes américaines »¹⁶.

¹⁵. SCHREITER *op. cit.*, p. 7.

¹⁶. Peter F. DRUCKER, « The Age of Social Transformation », *The Atlantic Monthly*, Nov. 1994, p. 73. C'est moi qui souligne.

Pour Drucker, ces devoirs incombent à ce qu'il appelle le « troisième secteur » de la société américaine, composé des Églises et de la multitude des organisations bénévoles – il les appelle des « para-Églises » parce qu'elles se sont constituées sur le modèle à but non lucratif des Églises. Il fixe deux responsabilités à ce « secteur social ». La première consiste à « apporter la santé et le bien-être », la seconde à « conduire à l'intégration civique ». Le projet de Drucker s'appuie évidemment sur l'importance du bénévolat dans la société américaine – il a incontestablement des racines protestantes, même si ses manifestations actuelles se veulent plutôt laïques. Aussi la formule peut-elle ne pas marcher dans des sociétés dont la culture, les conceptions du monde et les comportements sont différents. Les bénévoles auxquels pense Drucker sont généralement des gens dont les besoins fondamentaux sont satisfaits et qui disposent de temps libre.

5. Les pauvres, la mondialisation et la mission

La conférence de Lausanne de 1974 eut une importante conséquence : les chrétiens évangéliques s'intéressèrent de plus en plus à la pauvreté et à l'injustice. Les exemples de missions complètes incluant un élément social se multiplièrent significativement¹⁷. En Amérique latine, par exemple, il y a beaucoup d'enfants des rues qui sont victimes de toutes sortes d'exploitations à la suite de la désintégration de la famille, de la perte des repères chrétiens fondamentaux et de la pauvreté grandissante. Plusieurs programmes missionnaires ont été élaborés pour réagir ; des réseaux se sont constitués pour les relier entre eux. La délivrance d'une aide humanitaire est parfois, pour les missionnaires, la seule façon d'obtenir un visa d'entrée dans un pays. Les programmes missionnaires de ce genre ne sont pas seulement issus d'une nouvelle perception, par les chrétiens, d'une responsabilité sociale bibliquement fondée. Ils sont aussi une réaction nécessaire à la détérioration des conditions sociales dont les victimes réclament la compassion des chrétiens.

En beaucoup d'endroits de ce nouveau siècle, les victimes du processus de mondialisation n'auront pas d'autre espoir de survie que la compassion des chrétiens. Pour les missionnaires la gageure consistera à éviter les pièges du paternalisme et d'un système d'aide sociale laïque qui a échoué. Seule la

¹⁷ Ces dernières années on a vu se développer des organisations telles que *World Vision*, *MAR*, *Food for the Hungry*, *Habitat for Humanity*, *MEDA* et *World Concern*. Une vue d'ensemble du sujet peut être utilement consultée dans les nombreux volumes de la série *Cases in Holistic Ministry* chez MARC (World Vision International, Monrovia, Californie).

puissance de rédemption de Jésus-Christ peut transformer hommes et femmes au point qu'ils deviennent capables de se relever des conséquences désastreuses de la pauvreté. Dans les années 1960/70 les études sociologiques traitant du christianisme étaient en général hostiles aux Églises. Mais ce n'est plus le cas. Au moment où les responsables de plans sociaux des municipalités admettent les problèmes dus au système économique actuel, les sociologues – d'endroits aussi éloignés les uns des autres que la ville de Philadelphie (USA)¹⁸ ou que les cités du Brésil¹⁹, de la Corée du Sud et de l'Afrique du Sud²⁰ – en sont venus à considérer les Églises comme une source d'espoir qui permet aux pauvres des cités de trouver la force, le courage et le langage pour venir à bout de la pauvreté. Tout comme à l'époque du Nouveau Testament, l'Évangile apporte, même aux plus pauvres, une certaine prospérité – conséquence de la transformation qu'il opère. Nous nous étendrons davantage sur ce thème au chapitre neuf du livre.

Il faut ici prêter attention à un fait d'une grande portée pour la mission. Du point de vue strictement humain, il représente un paradoxe : les pauvres du monde constituent la force missionnaire principale de l'histoire actuelle des missions. Dans plusieurs nations du monde, des gens de toutes conditions sont appelés par Jésus-Christ et répondent à son Évangile. Mais les plus ouverts à l'Évangile et les plus enthousiastes dans leur foi se trouvent chez les pauvres. Dans la partie pauvre du monde les Églises connaissent un développement et une vitalité extraordinaires. Alors qu'ailleurs et pour d'autres couches sociales les Églises sont en déclin, en Asie, en Afrique et en Amérique latine la prédication évangélique a trouvé des cœurs réceptifs chez les millions de personnes qui ont quitté les zones rurales pour les grandes villes. Même en Amérique du Nord et en Europe, des formes populaires de protestantisme se développent. À mon avis, la Bible comme l'histoire justifient ces affirmations de Howard Snyder : « Quoique l'Évangile soit annoncé partout et à tous, il est plus spécialement destiné aux pauvres, aux masses du quart-monde. Quoiqu'il n'exclue personne, pourvu qu'on vienne à Dieu avec 'un cœur humble et contrit', sa force vise d'abord les pauvres »²¹. Les Églises de pauvres ont su relever le défi de l'urbanisation, elles parlent le langage de leur auditoire, elles apportent de la fraternité

18. Tim STAFFORD, « The Criminologist who Discovered Churches », *Christianity Today*, 14 juin 1999, p. 35-39.

19. Cecilia MARIZ, *Coping with Poverty*, Philadelphia, Temple University Press, 1994.

20. David MARTIN, *Tongues of Fire*, Oxford, Basil Blackwell, 1990.

21. H. A. SNYDER, *Global Good News*, p. 224.

là où la grande ville est impersonnelle, elles mobilisent tous leurs membres en vue de l'évangélisation et elles donnent de leur nécessaire pour la mission.

6. Dépasser le provincialisme

Puisque nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire de la mission chrétienne, caractérisée par l'existence d'une Église véritablement planétaire, le moment est venu de repenser toutes les formes de provincialisme qui ont marqué les relations entre les Églises, anciennes et nouvelles, riches et pauvres, du Nord et du Sud. Une forme de provincialisme existe chez les gens comme moi : baptiste d'Amérique latine, j'ai d'abord tendance à considérer qu'une liturgie ordonnée, que le baptême des enfants, que les robes de pasteurs ou qu'une autorité de type épiscopal sont incompatibles avec une position évangélique. La fréquentation de frères et sœurs luthériens et anglicans – avec lesquels je me suis senti en pleine communion à cause de leurs convictions évangéliques et de leur participation à l'effort missionnaire dans plusieurs parties du monde – m'a fait changer d'avis ; j'ai découvert les autres façons dont le Saint-Esprit a œuvré dans l'histoire et continue d'œuvrer aujourd'hui. En revanche mon expérience de l'Amérique latine m'a toujours empêché d'adopter une attitude provinciale envers des frères et sœurs pentecôtistes. Le travail d'évangélisation des étudiants, dans la région du monde où je me trouvais, a bénéficié de leur zèle et de leur piété. Mon incompréhension concernait les chrétiens des anciennes Églises européennes à liturgie fixe. Je concevais difficilement que le Saint-Esprit pût œuvrer parmi elles.

Mais j'ai aussi constaté une forme inverse de provincialisme. Elle existe cette fois dans les anciennes Églises à liturgie fixe. Celles-ci admettent difficilement que le Saint-Esprit puisse être à l'œuvre dans des formes d'évangélisation et de culte bruyantes et exubérantes telles que les pratiquent les Églises pentecôtistes ou libres de l'hémisphère austral ou des villes d'Amérique du Nord et d'Europe parmi leurs habitants pauvres et marginalisés. Je pense encore à d'autres formes de provincialisme. Je me souviens par exemple d'une discussion théologique à laquelle j'assistais à Grand Rapids (Michigan) ; un pasteur de la tradition réformée me fit remarquer que la position pacifiste d'une étudiante mennonite d'Éthiopie prouvait qu'elle n'avait pas reçu un bon enseignement herméneutique évangélique. Je me rappelle l'embarras que je ressentis dans une Assemblée messianique où je me trouvais à Jérusalem ; elle se réunissait le samedi, suivait

le programme de lectures de l'Ancien Testament des rabbins, et ses responsables m'invitèrent à ne pas employer le mot « chrétien ». En parlant avec quelques-uns de ces chrétiens juifs, je m'aperçus qu'ils ne pouvaient pas concevoir une autre façon d'être des disciples de Jésus. Les personnes dont j'ai parlé dans ces exemples sont toutes très engagées dans l'activité missionnaire dont l'Église a l'obligation. Comment ces formes de provincialisme, qui conduisent à s'exclure les uns les autres, peuvent-elles être adoptées par des personnes que le même Seigneur a sauvées et que le même Saint-Esprit anime ? Si nous nous considérons comme des évangéliques nous sommes encore plus tenus de revoir ces attitudes afin de mieux comprendre que l'Église est planétaire et que nous devons de plus en plus collaborer à une mission mondiale.

J'ai emprunté le terme de « provincialisme » au missionnaire mennonite David Shank qui a passé 23 ans en Belgique puis 13 ans en Côte d'Ivoire. Il rappelle que « l'Afrique détient aujourd'hui sans contestation le record du continent où le plus grand nombre de personnes ont, dans le moins de temps, rejoint le courant chrétien historique »²². Les mennonites d'Amérique du Nord ont depuis 1959 noué des rapports avec un grand nombre d'Églises africaines indépendantes qu'on désigne désormais sous le terme d'*Africa-Initiated Churches* (AICS). Leur but n'était pas d'en faire des mennonites mais des partenaires pour l'évangélisation de l'Afrique. Shank écrit : « Nous autres occidentaux entrons dans une nouvelle ère où nous devons apprendre de nos frères et sœurs du monde entier. La nature, mondiale, de l'Église l'exige. Le commandement nouveau du Christ – nous aimer les uns les autres – s'étend bien au-delà de la petite bande disparate des Douze »²³. Pour Shank, les mennonites ont beaucoup appris²⁴ de ces Églises (AICS). Il retient notamment six leçons : la foi des puissants n'est pas le plus important car la mission se caractérise par le service, l'Évangile est la source du pouvoir qui libère, la foi est un combat spirituel, l'interprétation occidentale de l'Écriture n'est pas la seule, l'essence de Dieu nous échappe mais inspire l'admiration, la foi tire sa force communautaire des laïcs.

²² David A. SHANK, *What Western Christians can Learn from African-Initiated Churches*, Elkhart, Mennonite Board of Missions, 2000, p. 1.

²³ *Op. cit.*, p. 4.

²⁴ Ce qui suggère un souhait et une prière : que les anglicans américains (Épiscopaliens), qui ont nommé un évêque fier d'être homosexuel, apprennent des anglicans africains et asiatiques qui, par obéissance à l'Écriture, ont vivement déploré cette nomination. Note du traducteur.

7. La nouvelle humanité selon la Bible

Des partenariats mondiaux pour l'évangélisation exprimeront dans les faits la conception biblique de l'Église et seront les premiers fruits de l'humanité nouvelle que Dieu est en train de créer. Un témoignage est rendu à la réalité suprême de Dieu quand, dans un monde éclaté et sans espoir, la mission chrétienne se maintient par des organisations dont la composition et les programmes expriment l'universalité de l'Évangile. Enracinés dans la conception théorique et pratique de la mission tirée du Nouveau Testament, nous considérerons le peuple de Dieu comme des disciples en communion, transformés par le pouvoir de l'Évangile et vivant d'une façon qui conteste les valeurs du monde. Ainsi l'Église sera-t-elle un bon instrument entre les mains de Dieu pour évangéliser, un peuple de missionnaires, une communauté de personnes transformées, un signe du règne de Dieu, Seigneur de l'histoire des hommes. Comme le dit Padilla, « La doctrine missionnaire dont a besoin l'Église aujourd'hui ne doit pas la faire percevoir comme des guillemets servant à citer la société – à laquelle elle se conforme – mais comme un point d'interrogation vivant qui conteste les valeurs du monde »²⁵.

Une bonne partie du contenu du Nouveau Testament peut en quelque sorte être considérée comme la description de la crise provoquée par le premier pas fait vers une mission transculturelle et comme la façon dont les apôtres l'ont résolue. Lorsque l'Évangile est passé du monde juif au monde non-juif, la responsabilité de la mission est passée d'une première génération, homogène, de croyants juifs à des communautés hétérogènes gréco-romaines. L'apôtre Paul fut choisi par Dieu pour être le champion de ce grand pas accompli par la mission, lequel a valeur de paradigme pour l'Église des autres époques. Les textes de Luc expriment les convictions de Paul et sa manière de les appliquer. D'autres textes tels que ceux de Jean font voir une autre façon de faire la même chose. La conception biblique de la réalité contient des éléments qui sont uniques, qui ne peuvent pas entrer dans le moule des conceptions du monde mais les contestent de façon novatrice. Or l'Église est la communauté de ceux qui vivent en accord avec la conception biblique. L'Église proclame – par son culte et par son service, par son message et sa façon de vivre – que l'univers et l'histoire des hommes peuvent seulement être compris et ont seulement un sens

²⁵. René PADILLA, *Mission between the Times*, p. 169.

dans le cadre du dessein souverain de Dieu accompli en Jésus-Christ et diffusé puissamment par le Saint-Esprit. Padilla, encore, le dit fort bien : « La venue de Jésus-Christ a fait tomber toutes les barrières qui divisent l'humanité, de telle sorte qu'une nouvelle humanité prend forme *dans* et *par* l'Église »²⁶. Puisque l'Église se considère comme l'accomplissement de cette vision biblique et en vit, elle est la communauté où s'incarne cette tension entre moyen et fin, avec les contradictions et douleurs qu'elle implique.

Le dynamisme technologique et économique sans précédent du processus de mondialisation suscite des questions brûlantes au sujet des cultures et des races, des ethnies et du multiculturalisme, de la justice et de la paix. Une Église mondiale qui s'engage dans de nouveaux partenariats missionnaires entreprend une tâche impossible, mais elle ne l'est pas à Dieu. Dans son commentaire sur l'Apocalypse, Justo González rappelle que la gageure est aussi difficile pour nous qu'elle le fut pour les Églises du Nouveau Testament à l'époque de l'Empire romain. Il insiste notamment sur le problème du multiculturalisme qui n'existe pas seulement dans la société mais aussi dans l'Église, et il dit : « La façon dont nous traiterons ce problème est très importante pour l'Église et l'évangélisation. D'abord et avant tout si l'Église doit être comme une ville située sur la montagne, comme un phare qui guide le monde vers le règne de Dieu, alors sa propre vie interne doit montrer la voie en ce sens. Mais si l'Évangile n'est pas capable de nous faire surmonter, dans l'Église même, les difficultés dues aux oppositions ethniques et aux discordes culturelles, nous ne pourrions guère prétendre qu'il apporte une Bonne Nouvelle à un monde qui affronte les mêmes difficultés à une bien plus grande échelle. L'Église doit être une et pas d'abord pour elle-même, pour sa propre discipline ou pour son sentiment de sécurité. L'Église doit être une parce qu'une Église éclatée n'est d'aucune aide pour un monde éclaté »²⁷.

Un des principaux thèmes du livre de l'Apocalypse est l'adoration de Dieu, entendue dans son riche sens biblique qui inclut la pratique de la justice et le refus de l'idolâtrie. Une des nouvelles façons de considérer le monde, que nous trouvons dans l'Apocalypse, se trouve dans le regard que Jean jette sur l'humanité, depuis Patmos, dans le célèbre paragraphe du chapitre 7 : « Je regardai et voici une grande foule que nul ne pouvait compter, de toutes nations, de

²⁶. *Op. cit.*, p. 142.

²⁷. Justo L. GONZÁLEZ, *For the Healing of the Nations*, p. 20.

toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues » ; ils se tenaient devant l'Agneau pour l'adorer. Par conséquent en nous engageant dans la mission par obéissance à l'Agneau, en l'adorant dans nos Églises locales, en le servant dans des partenariats mondiaux, nous marchons dans la direction que Dieu soi-même nous indique. « Le culte que nous rendons maintenant à Dieu est en quelque sorte une répétition ; il est une anticipation des choses à venir. Il est le moment où nous nous rappelons que nos vies et le monde ont un but, et que ce but sera atteint le jour où une grande foule de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues adorera Dieu et l'Agneau. Il est un avant-goût, dans notre petite communauté culturelle, de la grande cité de la Nouvelle Jérusalem que Jean vit descendre des cieux, d'auprès de Dieu. Il est un exercice en vue du Royaume. Il est un avant-goût du Règne de Dieu »²⁸.

À suivre

Samuel Escobar

Traduit de l'anglais par Jean-Paul Dunand

²⁸. *Op. cit.*, p. 109.